

Thérèse Guoin-Décarie a dû faire preuve d'ingéniosité et de détermination pour obtenir son B.A. et entreprendre des études en psychologie. Elle nous rappelle ici des jalons qui ont marqué son changement d'orientation de la clinique à la recherche en socio-cognition, sa découverte de Piaget et sa longue carrière de professeure-chercheure jusqu'à sa récente fascination pour le développement d'une théorie de l'esprit chez l'enfant.

Pierre Michaud

Université du Québec à Montréal

P.M. Madame Guoin-Décarie, vous avez eu l'occasion de parler de votre carrière et de votre vie professionnelle en psychologie dans un livre¹. J'aimerais que vous nous décriviez le contexte dans lequel ont œuvré les pionniers dans le domaine de la psychologie à ses débuts car vous avez été parmi les premières diplômées en psychologie. Peut-être, dans cette perspective, pourriez-vous me dire, tout d'abord, comment vous en êtes arrivée à choisir la psychologie. C'était quand même une discipline relativement peu connue au Québec.

T.G.D. Je pense que je ne savais pas exactement moi-même vers quoi je me dirigeais à l'époque. Mais j'avais un but qui était très précis et qui était vraiment pour moi le but de la vie. Si je poursuivais des études, c'était pour essayer d'aider, d'alléger la souffrance et, à ce moment-là, comme vous dites, la psychologie était une discipline très peu connue. Dans mon milieu, le droit et la médecine étaient des professions reconnues. Papa était avocat, mon grand-père et mon arrière-grand-père aussi. C'était là un travail tout à fait acceptable, pour des fils surtout, et mon frère aîné a fait le barreau. Après l'obtention du bac, Papa m'avait demandé si je ne voulais pas devenir avocate. Cela lui semblait tout naturel et il m'offrait de travailler avec lui et, un jour peut être, de lui succéder. Quand je lui ai dit que je voulais aller en psychologie, qu'il s'agissait d'un nouveau département à l'Université de Montréal, il m'a demandé : « Mais qu'est-ce que c'est que cela » et je lui ai expliqué un tout petit peu ce que j'en savais. Être psychologue, c'était travailler avec des gens qui avaient des problèmes mentaux, mais sans avoir à acquérir l'arrière-plan médical du psychiatre. Mon désir d'alléger la souffrance était très présent et je crois encore, d'une certaine façon, que la pire souffrance est la souffrance liée à de graves problèmes psychologiques. Si on est confortable, si je peux dire, dans son psychisme, on peut faire face à tous les conflits et, bien sûr, à la maladie physique, qui souvent est le résultat de somatisation de problèmes psychologiques. Je ne savais pas tout cela à l'époque, mais je savais que je ne voulais pas faire de longues études médicales et que je voulais essayer d'aider et surtout, si possible, de comprendre les jeunes enfants en difficulté. Alors, très vite, mon orientation a été clinique et plutôt dirigée vers la connaissance des affects des enfants. Le professeur de psychologie du développement de l'enfant était Monseigneur Lussier, futur recteur de l'Université, et lui-même n'avait pas de formation dans le domaine. Il était autodidacte et j'ai dû l'être également.

P.M. Comment avez-vous choisi l'Université de Montréal?

T.G.D. Je n'ai même pas comparé les deux universités. J'étais déjà bilingue, j'aurais pu facilement aller à McGill qui avait déjà un grand prestige grâce à Donald Hebb. Mais je savais qu'il y avait un nouveau département de psychologie à l'Université de Montréal...

P.M. Comment l'aviez-vous appris?

T.G.D. Je ne le sais pas. Chez les Dames du Sacré-Coeur, on ne donnait pas le cours classique au complet comme chez les religieuses de la Congrégation. Après la rhétorique, il y avait les « junior metrics » et ensuite les « senior metrics », mais pas de possibilité de baccalauréat es arts. Avec certaines de mes camarades qui souhaitaient également obtenir leur « bachot », nous avons cherché des professeurs à l'extérieur du couvent. Certains donnaient des cours qu'on appelait extracollégiaux. Papa m'avait dit : « Mais pourquoi est-ce que tu ne cherches pas du côté de l'Université? ». On a alors grimpé la montagne en empruntant un escalier de bois. Nous avons rencontré monsieur Lucien Piché qui nous a donné des cours privés de chimie. Il est plus tard devenu vice-recteur. En mathématiques, ce fut Albert Gauthier qui nous a enseigné les mathématiques et Jacques St-Pierre qui plus tard m'aidera énormément pour les statistiques de ma thèse de doctorat. En physique, ce fut Raymond Bélair. Nous fûmes très privilégiées d'avoir des professeurs d'université dès le niveau du baccalauréat. Je crois que c'est l'abbé Marcel Lafortune, le prêtre qui nous avait enseigné la philosophie au Sacré-Cœur, qui nous a parlé de la psychologie. En tout cas, c'est lui qui nous a poussées, mes camarades Renée Dupuis, Suzanne Laurendeau et moi, à aller vers les études supérieures. Il nous a dit : « Ce n'est pas parce que vous êtes des filles de la bourgeoisie que vous n'êtes pas intelligentes et si vous êtes intelligentes, il n'y a pas de raison pour que vous n'utilisiez pas cette intelligence ». Encore aujourd'hui, j'ai pour lui une très grande reconnaissance.

P.M. Alors, vous remontez l'escalier de bois pour commencer en psychologie?

T.G.D. C'est cela, je vais m'inscrire au Département. Nous étions très peu; je crois que nous étions 12 ou 13 en première année. J'ai alors rencontré le directeur du Département, le seul professeur à plein temps, le père Noël Mailloux. Je me souviens encore qu'il nous avait réunis au Laboratoire où il enseignait. Toute la classe réunie dans une salle de séminaire! Et le père Mailloux a commencé à préciser un peu l'orientation du Département. À l'orientation thomiste (mes notes de cours sur Saint-Thomas et sur les vivants sont maintenant aux archives) mais il a ajouté, tout doucement, la psychologie clinique. Un jour, le père Mailloux a déclaré : « Au Québec, on ne peut pas faire de politique sans avoir les mains sales » et je me souviens de ma surprise. C'était un homme habituellement respectueux d'autrui et son affirmation était très clairement dirigée vers moi. Les autres étudiants savaient que j'avais un père sénateur, un grand-père premier ministre, un arrière-grand-père premier ministre...

P.M. Ça faisait beaucoup de politique!

T.G.D. Je n'ai jamais compris le sens de cette affirmation et, à l'époque, je n'ai pas été assez futée, assez courageuse pour demander au directeur du Département : « Mais, qu'est-ce que vous voulez dire? » Je ne l'ai jamais su, mais cela reflète une époque. J'avais été profondément heurtée. C'est un exemple de la petite histoire. Par ailleurs, j'ai beaucoup de respect pour le père Mailloux et je lui dois beaucoup. Un autre incident, tout différent, indique un peu combien j'étais vraiment ignorante, pas seulement de la psychanalyse mais de la psychologie clinique. Mailloux nous enseignait comment faire les premiers contacts lors d'entrevues cliniques. Il n'y avait pas encore de volumes pour nous guider et il n'y avait pas, à ce moment-là, de vitre unidirectionnelle par laquelle un superviseur aurait pu nous observer au travail et ensuite nous corriger. La première personne qu'on voit en entrevue, cela ne s'oublie pas. La première personne que le père Mailloux m'a demandé de rencontrer était une jeune femme d'environ 30-32 ans. Je la vois encore, belle, les cheveux noirs, extraordinairement maquillée. Le père Mailloux m'avait dit : « Elle est vraiment très déprimée. Essayez de préciser à quel niveau peut se situer le problème. » J'étais au laboratoire, à un bout de table, j'avais 22-23 ans. La dame s'est mise à me parler, mais pas tristement, facilement, et à mon étonnement, avec très peu de questions...

P.M. ...et de soulagement!

T.G.D. Oui, de soulagement! Au point de départ, elle me dit : « Vous savez, c'est parce que la *business* marche tellement mal. Si la « *business* » était comme avant, cela irait. Je serais bien ». Je me disais : « Mais quelle est cette *business*? » Et comme on m'avait dit de ne pas aller de façon trop directe, j'attendais et j'attendais. Au bout de 30-35 minutes, j'ai découvert que la *business*, c'était la prostitution. Je n'étais pas tout à fait armée pour comprendre la psychologie d'une jeune femme déprimée et prostituée! Le père Mailloux était provocateur, essayant de confronter et de jeter à l'eau ses étudiants. Ce n'était pas toujours facile. J'étais intéressée à tout, y compris à la psychologie pénale. En même temps, il y avait une sorte d'insécurité, je crois, dont je n'ai pas tellement pris conscience sur le coup, mais qui était bien là et qui a dû être perçue par d'autres et peut-être véhiculée par le père Mailloux lui-même. On ne savait vraiment pas si on aurait du travail, il fallait y croire. Mais, pour moi, d'une certaine façon, cela ne se posait pas, c'est ce que j'aimais. Mon mari avait choisi la philosophie 8 ou 10 ans avant moi. C'était encore plus périlleux : un laïque en philosophie dont le salaire annuel était de 600 \$!

P.M. Magnifique! Mais vous venez de me dire que le père Mailloux était le seul professeur plein temps à l'Institut de psychologie dans ce temps-là. Il y en avait quand même d'autres qui enseignaient à temps partiel?

T.G.D. Bien sûr. Ils n'étaient pas très nombreux. En neurologie, le père Mailloux avait recruté, avec courage et ouverture d'esprit, le Dr Antonio Barbeau, un excellent professeur. En entrant en classe, il avait dit : « Je viens vous enseigner la neurologie, je vais vous parler du cerveau humain, je ne vous parlerai pas de l'âme parce que je n'y crois pas ». Il fut un excellent professeur. Nous avions des gens comme le Dr Jacques Roussel, qui nous avait amenés à la morgue. Je pense que c'était le petit côté prophétique du père Mailloux : il était déjà intéressé à la criminologie. D'ailleurs, l'École de criminologie lui doit son existence. Le Dr Roussel nous enseignait alors les éléments du droit pénal et un certain nombre de fondements de la criminologie. Le père Mailloux a recruté Miguel Prados, Gregory Zilboorg, Irénée Lussier. Nous avions peut-être une dizaine de professeurs, mais aucun n'était professeur plein temps.

P.M. Et aucun n'était vraiment psychologue non plus?

T.G.D. Aucun n'était vraiment psychologue mais Prados et Zilboorg étaient de grands psychanalystes. Nous avions également un autre psychiatre : le Dr Marcotte, mais j'ai oublié son prénom.

P.M. Joseph-Emmanuel-Alexandre.

T.G.D. Oui! Vous l'avez donc bien connu.

P.M. J'ai eu ses cours en hygiène mentale.

T.G.D. C'est avec le Dr Marcotte que j'ai commencé à faire de la thérapie de jeunes enfants et de cela, je me souviens très bien. La clinique était sur la rue Mont-Royal, dans ce qui est devenu un CLSC, je crois. C'était un gros bâtiment de pierres grises.

P.M. Une caserne de pompier. J'y ai fait mon premier stage.

T.G.D. Moi aussi. C'était le début de ce que je voulais faire, c'est-à-dire la thérapie de très jeunes enfants. Pas les enfants de 7, 8, 9 ans ni les adolescents; pourquoi, je ne sais. Je voulais comprendre les débuts de la vie psychique et mes premiers stages ont été avec de très jeunes enfants. J'ai travaillé avec le Dr Marcotte avant d'aller aux États-Unis, et après ma licence. Et très tôt, ma carrière de clinicienne a pris fin. La rupture a été très nette dans le temps. J'ai quelquefois des nostalgies de la psychanalyse, mais je n'ai pas de regrets, c'est un incident qui a changé complètement mon orientation. J'avais en thérapie un enfant qui avait environ 4 ans, 4 ans et demi. Il était sûrement très gravement atteint, je ne veux pas mettre d'étiquette, je n'étais pas même habilitée à le faire. Je le voyais régulièrement et il y avait une relation, de ma part, je crois, très positive; de sa part, très ambivalente. Il était superbe, blond, tout rose. On parlait et jouait ensemble : ses jeux étaient le plus souvent des jeux d'agression, mais jamais il ne m'avait frappée, jamais il ne m'avait touchée. Cette fois-là, je ne sais pas ce qui est arrivé, mais il est parti d'un coin de la pièce où il se trouvait et il s'est véritablement lancé vers moi; j'étais à son niveau, accroupie, au milieu des jouets et il m'a frappée, en me donnant un coup de pied dans le ventre. J'étais enceinte de Pascale, ma fille aînée qui n'a été en aucune façon atteinte. À ce moment-là, j'ai eu très peur et je crois que je me suis mise à réfléchir à ce que ça allait signifier que la vie d'une psychologue-thérapeute d'enfants qui voulait, par ailleurs, beaucoup, beaucoup d'enfants... Et ça m'a semblé être un projet par trop difficile. De plus, j'étais déjà mordue de Piaget dont j'avais découvert la théorie dans un grenier à Pointe-au-Pic. C'est à ce moment-là que je me suis orientée autrement.

P.M. La thérapie devenait quelque chose de périlleux pour vous?

T.G.D. Oui. Après ça, je n'ai jamais travaillé comme thérapeute avec les enfants (j'ai travaillé avec les chimpanzés, ça été périlleux aussi parce que je me suis fait mordre). Je pense que l'incident avec ce petit garçon violent a été un déclencheur de quelque chose qui était déjà en chemin. J'étais prête à quitter la clinique parce que je devenais absolument passionnée par la psychologie de l'intelligence, en particulier celle de l'enfant *normal*.

P.M. Et à partir de là, vous vous êtes lancée en recherche?

T.G.D. Oui. J'ai fait ma thèse, une licence à l'époque, sur une méthode projective, « le dessin-histoire ». Je demandais à l'enfant de dessiner et de me conter les histoires qui correspondaient. J'avais tout un échantillon d'enfants parce qu'à ce moment-là, je travaillais comme bénévole au camp Bruchési. Ce camp était pour des enfants qui avaient de la tuberculose dans leur famille; on les éloignait de la famille, des parents infectés, pendant une certaine période. C'est là que j'ai ramassé mon matériel et où, entre autres choses, j'ai été confrontée par des dessins de maman avec un énorme pénis. Je vous assure dans ces circonstances qu'il n'y a pas moyen de se dire que la mère phallique est une invention de ce vieux Freud! Je suis restée imprégnée par la psychanalyse et j'y suis encore intéressée. Je savais qu'on peut faire de la recherche passionnante en clinique, mais la découverte de Piaget, un autre génie, avait commencé à m'absorber complètement.

P.M. Comment l'avez-vous découvert?

T.G.D. J'ai découvert Piaget par moi-même, à Pointe-au-Pic dans un grenier. J'avais le troisième volume de sa trilogie sur le jeune enfant « La construction du réel ». J'ai commencé à le lire, par hasard, parce qu'une amie me l'avait donné. Et j'ai été absolument éblouie. La découverte d'Aristote a marqué la carrière et toute la vie de mon mari. Piaget a été et est encore très contesté, mais on ne peut pas lui enlever son influence en psychologie du développement. Je ne suis plus une ardente piagétienne comme je l'étais, mais ce fut alors une découverte majeure, d'autant plus qu'il n'était pas connu à l'époque en Amérique.

P.M. Cette amie-là le connaissait?

T.G.D. Cette amie-là avait acheté un livre de psychologie de l'enfant.

P.M. Sans savoir?

T.G.D. Sans savoir et je lui suis bien reconnaissante : Andrée Désautel était musicienne. Je connaissais le développement psychologique de l'enfant selon Freud et, surtout, selon celui qui avait opérationnalisé certaines des étapes de la relation objectale chez le nourrisson, René Spitz. Mais là, je découvrais l'autre versant, je découvrais l'intelligence. Et ce qui caractérise mes travaux, c'est la recherche des liens, j'aime lier. J'aime rapprocher les gens et non pas séparer, défaire ou isoler. Face à cette lecture, je me suis dit : « Un enfant c'est bien sûr le Ça, le Moi et le Surmoi mais c'est aussi l'intelligence ». Ce fut mon premier travail : essayer de faire des liens entre l'affectivité, telle que vue par la psychanalyse et le développement cognitif décrit par Piaget. J'ai été privilégiée parce que c'était nouveau, tout ça. Piaget était peu connu ici et personne n'avait vraiment tenté de faire le rapprochement, sauf d'une façon toute théorique.

P.M. Parlez-nous d'Adrien Pinard...

T.G.D. Pinard est le premier à avoir vraiment introduit Piaget au département de psychologie de l'Université de Montréal. Il a commencé avec l'enfant de la période préopératoire et des périodes suivantes. À la fin de sa vie, il s'est intéressé à la métacognition. Il fallait assister à ses conférences à l'Université du Québec à Montréal : on est loin des débuts tâtonnants de la psychologie de l'enfant, c'était du Pinard à son meilleur. Pinard fut mon directeur de thèse alors que j'étais déjà professeure... J'ai été nommée professeure à mon retour de France. J'y avais fait des stages en psychologie clinique chez André Berge et en psychodrame avec Kesternberg et (c'est ça le plus important) j'ai épousé Vianney à Notre-Dame de Paris. Avant mon départ, Mailloux m'avait dit : « Vous allez donner des cours sur les écoles nouvelles ». Et à Paris, j'ai beaucoup travaillé. Je pouvais aller à l'École supérieure qui est voisine de l'École normale de la rue d'Ulm où on avait, entre autres, des documents sur les pionniers de l'École nouvelle. J'avais tout ce qu'il fallait. Mailloux m'avait dit : « Vous entrez au Département comme professeur ». Je ne sais pas si on distinguait professeur et chargé de cours à l'époque : je n'avais même pas de doctorat. Alors, qu'aujourd'hui... J'ai mis beaucoup de temps à avoir mon doctorat parce que j'ai eu quatre enfants entre 1950 et 1956.

P.M. Y a-t-il d'autres moments dans votre carrière qui ont été déterminants?

T.G.D. Évidemment, la rencontre avec Piaget. On est en 1954, c'est le premier voyage de Piaget en Amérique et c'est le congrès international de psychologie. Je suis enceinte de ma deuxième fille, Dominique. Je m'approche de Piaget et lui dis : « Je m'intéresse beaucoup à la période sensori-motrice et j'ai commencé à tenter, expérimentalement, de faire les liens entre le développement, tel que vous le présentez dans vos trois volumes, et le développement affectif, tel qu'il est perçu actuellement, surtout par les Freudiens ». Et, il me répond : « Mais c'est bien, ma petite ». Et il ajoute : « Vous m'envoyez ça ». Ce que j'ai fait. Après avoir soutenu ma thèse dactylographiée sur papier oignon en sept exemplaires. J'y montrais la différence entre les six stades de la période sensori-motrice de Piaget et les étapes de la relation objectale selon René Spitz. Dans mon chapitre de présentation des résultats, j'avais utilisé la couleur pour distinguer les courbes. Évidemment, lorsqu'on fait de tels graphiques, il faut présenter les courbes différemment et c'est ce que mon directeur de thèse, M. Pinard, a souligné lors de la soutenance : « Mais, madame, vous n'auriez pas dû utiliser la couleur ». J'ai eu un directeur de thèse brillant, sarcastique, avec beaucoup d'humour, mais qui ne m'a

pas vraiment dirigée. Je crois que le très jeune enfant l'intéressait plus ou moins. Je n'ai pas de souvenirs de corrections ou d'indications précises de sa part.

P.M. C'était sa seule critique : les figures?

T.G.D. C'était à peu près sa seule critique. Je lui en ai voulu pour autre chose. J'avais longtemps buté sur la notion de schème... et Piaget a repris cette lacune dans sa préface de mon volume de 1962 : *Intelligence et affectivité chez le jeune enfant*. Les schèmes, chez Piaget, c'est majeur et il y a environ 16 définitions. À ce moment-là, j'avais du mal à trouver, par rapport à mes perspectives de thèse, quelle était exactement la bonne notion d'un schème sensori-moteur. Pinard aurait dit à ses étudiants : « Ah, Thérèse Décarie se pose des questions à propos des schèmes, mais il y a des définitions ici et là ». Mais, il ne m'avait pas dit où se situait le « ici et là ». Je l'ai appris par d'autres collègues. Il y a donc eu des malentendus entre Adrien Pinard et moi. Je crois que j'ai mis du temps à LE découvrir et il a mis du temps à ME découvrir. Quand il a quitté l'Université de Montréal, j'ai été ulcérée que son départ soit simplement dû au fait qu'il avait l'âge de la retraite. On savait déjà que la loi qui rendait obligatoire la mise à la retraite allait être abolie l'année suivante (ce fut la même chose pour mon mari qui a dû prendre sa retraite alors qu'il était encore en pleine forme intellectuellement et physiquement). Dans le cas de Pinard, le département avait voté à l'unanimité pour qu'il demeure. Mais l'administration de la Faculté des arts et des sciences a jugé que non, il avait fait une belle carrière, etc. Alors Pinard nous a quittés pour aller à l'UQAM et pour y entreprendre une deuxième carrière et y publier de remarquables ouvrages.

P.M. Vous m'avez parlé de vos études ou de stages d'études aux États-Unis.

T.G.D. Les États-Unis ont précédé Paris. C'était tout de suite après la licence où je m'intéressais à l'enfant et à l'enfant ayant des problèmes psychiques graves. Je pense à l'autisme qu'on commençait à découvrir mais qu'on diagnostiquait relativement tard, sauf au *James Jackson Putnam Children Center* à Boston. À ma connaissance, James Jackson Putnam a été le premier américain à introduire la psychanalyse aux États-Unis. La clinique portait son nom; il y avait là Beata Rank, la femme d'Otto Rank, Eleanor Pavenstedt et d'autres. J'y ai fait un stage de six semaines. J'ai été très impressionnée par le travail qu'on y faisait et par la découverte de l'autisme qui était apparent chez des enfants d'âge préscolaire souvent surdoués. Je me souviens encore d'une petite qui marchait, comme d'autres enfants autistiques, sur le bout de la pointe des pieds mais qui s'installait au piano et qui jouait du Mozart : c'était fascinant et terrifiant en même temps. Pour moi, ça été un contact intense avec la psychologie américaine et freudienne. Il y a eu beaucoup de discussions de cas où j'étais beaucoup trop ignorante et mal à l'aise pour vraiment intervenir. Je me souviens encore de Mme Rank, lors d'une de ces discussions, disant « Miss Gouin, maybe there is a commentary that you would like to do ». Et moi répondant : « No, no, thank you ». Mais j'ai beaucoup appris et j'ai fait un tout petit article, tout à fait théorique, à partir de Piaget. Je tentais d'indiquer qu'au point de vue intellectuel, ces enfants autistiques ne dépassaient pas un certain niveau de symbolisation. Ce fut mon tout premier article. À Paris, je me souviens du Dr André Berge, au Centre médicopédagogique, qui était un homme exquis. Ce fut très compliqué de pouvoir faire un stage qui serait vraiment reconnu académiquement. J'avais dû passer par le docteur Heuyer, qui était à ce moment-là le pape de la psychiatrie et qui m'avait interviewée. Finalement, il avait accepté que j'aille chez André Berge. Je n'ai pas du tout aimé le Dr Heuyer : pour moi, il a symbolisé le « patron français ». Il faisait la tournée quotidienne de l'hôpital. Il y avait de grandes salles d'entrevue avec des vitres opaques; il avait les clés de toutes les salles d'entrevue et, quand il arrivait, même si ses internes psychiatres étaient en entrevue, il frappait dans la porte avec ses clés et il leur disait : « Bon, c'est fini, vous venez, il y a une discussion de cas »... Pour moi, c'était impensable d'interrompre une entrevue thérapeutique. On n'a pas du tout cette hiérarchie ici. Et je ne l'ai pas connue chez le Dr Berge.

Il m'avait vraiment acceptée dans son groupe de travail et, à un moment donné, m'a demandé d'enseigner le Rorschach aux autres membres de l'équipe alors que je n'étais pas particulièrement familière avec ce test projectif. On était en 1947 et le Rorschach était un test encore très peu connu à Paris. Alors j'ai donné quelques cours de Rorschach à mes jeunes collègues!

P.M. Puisque vous en avez déjà glissé un mot, j'aimerais vous entendre parler de l'atmosphère intellectuelle ou académique de l'Université dans ces années-là et ce que vous en pensez aujourd'hui puisque vous continuez de travailler à l'Université occasionnellement.

T.G.D. Je vois un monde de différence. Nous travaillions beaucoup autrefois : André Lussier et Gabrielle Clerk pourraient en témoigner. Les fins de semaine, on était presque toujours, au moins le samedi, au Centre d'orientation du boulevard Gouin et on lisait, on lisait constamment. Il y avait un sentiment d'intensité quant au travail requis... Mais il y avait, en même temps, je crois sans qu'on le sache très bien, une sorte de jubilation d'avoir à découvrir tant de choses et le désir d'être vus par le père Mailloux comme des étudiants importants, des étudiants précieux. Je me souviens d'une de ses remarques étonnantes. On était partis en auto pour Ottawa, sans doute pour un congrès de psychologie et il y avait Gaby Clerk, André Lussier, je crois aussi Claire Mathieu et moi-même. C'était André qui conduisait et je me souviens de Mailloux nous regardant partir, nous souhaitant bonne chance et disant : « Surtout n'ayez pas d'accident, cela serait catastrophique pour la psychologie ». Donc, il nous donnait déjà, d'avance, un rôle important à jouer dans le domaine. Aujourd'hui, je crois qu'il est impossible d'établir un rapport comme celui que nous avons connu avec des classes de 150 étudiants. Aujourd'hui, chez les étudiants il y a un sentiment de frustration extrêmement fréquent. Dans un département comme le nôtre, surtout au niveau du baccalauréat, les étudiants sont tellement nombreux qu'ils n'ont pas accès à leurs professeurs. Ils peuvent les voir brièvement après les cours, ils peuvent leur poser quelques questions, mais après trois heures de cours, les professeurs sont claqués, ils sont claqués eux-mêmes et ils ne peuvent à peu près pas prendre rendez-vous avec ces professeurs qui par ailleurs, dirigent des thèses de doctorat et ont à peine le temps de voir, de façon systématique et prolongée, leurs propres étudiants des cycles supérieurs. Peut-être que je fausse un peu le tableau, mais je sais que ce n'est pas loin de la réalité. Étudiants et professeurs se sentent vulnérables, même s'ils savent (ce qui était impensable autrefois) qu'il y a quantité de recours. À l'université, les recours légaux, en cas de litige, peuvent d'ailleurs constituer un autre danger. Cette apparition de la légalisation et l'introduction d'une multitude de règlements (il n'y avait pas tous ces règlements à notre époque) peuvent faire que les professeurs et les étudiants se sentent tout à coup dans une position de stress très marqué. Je vous donne un exemple de l'absence de règlements autrefois. Ce fut un autre mini tournant sûrement dans ma carrière, mais je crois aussi dans celle de Gaby Clerk et d'André Lussier. Quand notre licence fut terminée, Mailloux voulut très vite nous intégrer au Département et qu'on y devienne professeurs. Il proposa donc de transformer automatiquement nos thèses de licence en thèses de doctorat et je crois qu'il aurait pu réussir cette acrobatie académique au Département où il était tout puissant. Mais je me souviens, Dieu merci, de notre réaction : « Mais non, une licence ce n'est pas la même chose qu'un doctorat. Il n'en est pas question ». Et à ce moment-là, pour moi, commençait ce périple qui s'est terminé en 1960, après avoir eu mes quatre enfants alors que je n'étais qu'à temps partiel. Une thèse de licence terminée en 1947 suivie d'une thèse de doctorat qui se termine en 1960, c'est long. Il faut y tenir!

P.M. Vous teniez à vos enfants aussi.

T.G.D. Oui, je ne suis devenue professeure à plein temps qu'au moment où mon quatrième enfant, mon fils Emmanuel est entré en première année à l'école. Bien que ce délai ait marqué aussi toute ma carrière, je ne le regrette absolument pas. C'est une autre différence entre hier

et aujourd'hui : est-ce qu'on accepterait aujourd'hui une femme qui voudrait enseigner au Département à demi-temps? Je suis à peu près sûre que non, même si elle avait fait son doctorat, des postdoc et avait plusieurs publications, ce qu'on exige évidemment à juste titre aujourd'hui.

P.M. Vous avez été chanceuse...!

T.G.D. J'ai surtout été chanceuse que Piaget m'ouvre toutes les portes et que je puisse publier en 1962 chez Delachaux et Niesté².

P.M. Entre 1947 et 1960, vous avez prononcé des causeries à Radio-Collège.

T.G.D. Oui, les causeries de 1952-53 et celles de 1953-54 ont donné lieu à deux ouvrages de vulgarisation : *Le développement psychologique de l'enfant* et *De l'adolescence à la maturité*. Ces deux volumes ont été bien reçus du public et il y a eu plusieurs rééditions. Je rencontre encore aujourd'hui des grands-mamans, eh oui, des grands-mamans, qui me disent : « Madame Décarie, on a lu vos livres quand on a eu nos enfants... »

P.M. Et maintenant, qu'est-ce que vous faites?

T.G.D. Maintenant, c'est passionnant. Maintenant, je suis à la retraite, je suis professeure émérite depuis 1991, mais j'ai des subventions de recherche. J'ai continué à travailler très étroitement avec Marcelle Cossette-Ricard³ qui est directrice-adjointe et qui est ma collaboratrice depuis peut-être au moins vingt à vingt-cinq ans. Marcelle est chercheuse principale; c'est elle qui demande la subvention et j'apparais ensuite en tant que cochercheuse. Sans Marcelle, je ne serais plus à l'Université. J'ai été chercher des subventions de recherche toute ma vie : elles sont modestes à côté de celles de mes collègues, comme celles de Richard Tremblay qui administre des millions. Pour moi, ce n'est pas du tout de cet ordre-là, mais Marcelle et moi avons une petite équipe de recherche et nous travaillons sur les théories de l'esprit. J'ai laissé le nourrisson et j'ai laissé la période sensori-motrice : je travaille les niveaux préopératoire et opératoire concret de Piaget, mais je ne fais plus du Piaget! Les théories de l'esprit, cela vous dit quelque chose?

P.M. Je dois dire non...

T.G.D. Vous me faites pleurer! Je trouve que c'est tellement important. Piaget a travaillé sur la façon dont l'enfant découvre les notions physiques : objet, espace, temps, causalité. Il a décrit l'enfant physicien. Ce sont des Canadiens et des Britanniques qui sont à l'origine du développement de la théorie de l'esprit. Il s'agit essentiellement d'analyser comment l'enfant découvre les états mentaux de l'autre ainsi que ses propres états mentaux. Comment l'enfant découvre que l'autre a des désirs, des intentions, des croyances, qui ne sont pas toujours basées sur le réel. Les états mentaux, il y en a à peu près huit ou neuf, tel le savoir, la croyance, le désir, l'intention, la pensée, etc. C'est la compréhension par l'enfant de tous ses états mentaux qui fait de l'enfant un psychologue. Et c'est absolument passionnant. C'est ce sur quoi on travaille et, entre autres, à partir d'une population de jumeaux. Est-ce que des jumeaux découvrent de façon différente des autres enfants les états mentaux d'autrui? Les émotions font d'ailleurs partie des états mentaux. Nous allons publier sur ces sujets. Un membre de l'équipe est déjà professeure à Rimouski. C'est vraiment très fascinant et je regrette (j'aime encore lier les choses et les concepts) que de jeunes psychologues-cliniciens ne sachent rien ou à peu près rien des étapes selon lesquelles l'enfant comprend ses propres émotions et les émotions d'autrui. Je devrais avoir une seconde vie pour enseigner cela!

P.M. Si je comprends bien vous allez continuer longtemps?

T.G.D. Non, je n'en suis pas sûre parce que cela devient essoufflant de chercher des nouvelles subventions...

P.M. Alors si vous voulez bien on va s'arrêter ici, ce fut très agréable. Merci.
Propos recueillis le 16 mars 2005

1. Côté, M. M. (1996). Entretien avec Thérèse Gouin-Décarie. Montréal : Liber

2. L'ouvrage *Intelligence et affectivité chez le jeune enfant* a été retenu dans le volume de 2006, publié aux éditions Septentrion sous la direction de Claude Corbo, *Monuments intellectuels du XXe siècle au Québec*.

3. Gouin-Décarie, T., Quintal, G., Ricard, M., Deneault, J. et Morin, P. (2005). La compréhension précoce de l'émotion cause de l'action. *Enfance*, 4, 383-402.